

NOTE DE RECHERCHE

NIDA OU LE RISQUE DU DYNAMISME

Stéphane BÉDARD
étudiant de 3^e cycle

The real problems of the translation are not technical, they are human; and the ultimate solutions involve the transformation of the human spirit.

Eugene A. Nida

Linguiste, pasteur et traducteur de la Bible, Nida occupe une place de premier plan parmi les théoriciens contemporains de la traduction. Auteur de plusieurs ouvrages didactiques et d'anthropologie, et de nombreux articles destinés aux praticiens de la traduction biblique, Nida appuie ses principes de traduction sur la grammaire transformationnelle et la théorie de l'information. Son oeuvre, marquée au coin d'une certaine rigueur et du pragmatisme, est centrée sur l'importance du destinataire de la traduction et l'efficacité de la transmission du message biblique.

Le présent article traite d'une part, des principes de traduction chers à Nida, notamment des notions d'analyse du discours et de la place prépondérante du sens. J'y étudie le point de vue du chercheur sur l'équivalence dynamique, le transfert, la restructuration, le style et l'évaluation des traductions. D'autre part, le volet anthropologique de l'oeuvre est examiné compte tenu de son importance dans la pensée de l'auteur, qui a beaucoup insisté sur la connaissance des multiples cultures auxquelles le traducteur de la Bible s'adresse.

En guise de conclusion, je formule quelques réflexions sur la véritable entreprise de traduction dont Nida a presque été accusé d'être le P.D.G. et sur l'importance qu'il accordait aux qualités humaines dans la pratique de la traduction littéraire.

On sait que la Bible a été traduite, à ce jour, en plus de deux cents langues, et que certaines parties de celle-ci peuvent être lues

dans quelque 1 151 langues. Nida, pour sa part, a occupé les fonctions de directeur des traductions à l'American Bible Society; il a également travaillé auprès de l'organisme international United Bible Society et a longtemps collaboré aux travaux de l'Institut linguistique d'été (Société Wycliffe). Il va sans dire qu'il a donc exercé une influence considérable sur la diffusion de la Bible, à travers le monde, au profit des lecteurs du XX^e siècle. Par conséquent, sa théorie est ancrée dans une pratique multiculturelle de la traduction; pédagogue averti, il consacre une grande part de son temps à expliquer, dans tous ses détails, l'importance de traduire le message biblique de telle sorte qu'il soit compris clairement, par tous ceux qui veulent l'entendre. L'ambition est grande. Voyons de plus près comment s'articulent les principes du théoricien.

L'ANALYSE DU DISCOURS

Pour le traducteur qui se conforme à la démarche de Nida, l'opération consiste d'abord à déterminer les relations grammaticales entre les unités du texte, la signification des unités sémantiques, de même que la dimension connotative du texte. Une fois cette étape franchie, il passe au niveau appelé «near-kernel» (quasi phrastique), où se rétrécit l'écart entre les langues, et restructure l'énoncé en fonction du lecteur visé.

Le transfert change le matériau linguistique d'une langue en celui de l'autre, et la restructuration permet de rendre l'information accessible au récepteur (mot emprunté à la théorie de l'information). Voulant s'inspirer de la linguistique générative-transformationnelle, ces principes d'analyse du discours semblent plus complexes qu'utiles dans la mesure où ils s'appuient sur un appareillage notionnel visant à expliquer une gymnastique mentale qui souvent s'opère automatiquement dans la tête du traducteur, sans que ce dernier n'ait besoin de voir son texte comme une série de «noyaux», de «rétro-transformations» ni de «event-words» (nominateurs d'événements). Le système fonctionne, en principe, mais il ne tient pas compte des facteurs culturels et historiques qui sont d'une importance capitale en traduction biblique. Il a néanmoins le mérite de se démarquer de la démarche des comparatistes, qui vise à rapprocher des éléments du message par l'application de règles de correspondance.

PRÉPONDÉRANCE DU SENS

Pour Nida, traduire c'est reproduire dans la langue du récepteur l'équivalent naturel le plus rapproché du message de la langue

de départ, premièrement sur le plan du sens et ensuite sur celui du style. Selon lui, c'est donc le contenu du message qui prime dans la Bible. Rappelons qu'à ses yeux les textes bibliques sont d'abord et surtout instruments d'évangélisation, ce qui fera dire à Larose:

«Le postulat de sens permet donc autant de versions qu'il y a de destinataires puisque, chez Nida, c'est le destinataire, sa réaction (à la manière du lecteur de Riffaterre), la compréhension qu'il a des messages qui lui sont transmis, qui représente le vecteur dominant de toute évaluation de traductions.» [Larose 1989: 80]

La première priorité c'est la conformité au contexte. Nida formule deux raisons pour établir ce postulat: 1) toute langue englobe la totalité de l'expérience au moyen d'un ensemble de symboles (mots qui désignent diverses caractéristiques de l'expérience); 2) toute langue se distingue des autres langues par la manière dont les ensembles de symboles verbaux classifient les divers éléments de l'expérience. Le sens d'une unité du discours, peu importe la longueur, doit être analysé par rapport au contexte global. Chacune des unités (phrase, paragraphe, chapitre, etc.) fait partie de l'ensemble du discours et doit être appréhendée comme telle.

L'ÉQUIVALENCE DYNAMIQUE

Notion centrale dans l'oeuvre de Nida, elle s'oppose à l'équivalence formelle. Dans The Theory and Practice of Translation, on lit:

«Dynamic equivalence is therefore to be defined in terms of the degree to which the receptors of the message in the receptor language respond to it in substantially the same manner as the receptors in the source language. This response can never be identical, but there should be a high degree of equivalence of response, or the translation will have failed to accomplish its purpose. [...] communication is not merely informative. It must also be expressive and imperative if it is to serve the principal purposes of communications such as those found in the Bible.» [Nida et Taber 1969: 24]

Par contre, l'équivalence formelle, c'est celle où les caractéristiques formelles de la langue de départ sont reproduites systématiquement dans la langue du récepteur. Elle influe sur les structures grammaticales et stylistiques de cette dernière, au point de les conta-

miner, de sorte que le lecteur a du mal à comprendre le message ou doit, tout au moins, faire trop d'efforts pour le saisir.

On a reproché à Nida l'accent qu'il met sur l'importance d'adapter le texte aux besoins de divers milieux sociaux compte tenu du niveau d'instruction des destinataires. Au fond, les idées qu'il avance au sujet de l'équivalence dynamique ne sont pas très différentes de celles d'Étienne Dolet (1509-1546) pour qui il faut employer la langue courante dans les traductions et choisir des mots susceptibles d'aider le traducteur à rendre l'effet global du texte et à lui insuffler le «ton» approprié.

Il ne pourrait d'ailleurs en être autrement dans le cas de Nida dont le travail est principalement axé sur l'aide aux missionnaires qui doivent enseigner la bonne nouvelle de par le monde. Dans cet extrait de Comment Traduire la Bible, à propos de la langue du Nouveau Testament, on peut voir le fondement de sa préférence pour la fonction dynamique du texte biblique:

«Le Nouveau Testament fut écrit dans une forme du langage parlé, ne l'oublions pas. Il fut rédigé en majeure partie dans le style parlé par l'homme moyen illettré du monde hellénistique. En raison de son caractère peu littéraire, il fut désapprouvé par les écrivains et critiques instruits du monde grec. Cependant, il exerçait son attraction sur l'homme de la rue, car il s'exprimait clairement dans un langage qu'il comprenait. Une traduction qui n'est pas écrite dans la langue des masses ne réussit généralement pas à atteindre les masses.» [Nida 1967: 18]

Ses ouvrages fourmillent d'exemples de ce type d'équivalences qui concourent, entre autres, à rendre le contenu émotionnel de l'original. Puisque la traduction ne consiste pas seulement à transmettre une information, il faut, pour toucher le lecteur, trouver des équivalents naturels. Par exemple:

«En chillouk du Soudan: 'Il faut qu'il croisse et que je diminue' (Jean:30) pourra devenir 'Il faut qu'il devienne important et moi moins important', mais un équivalent beaucoup plus naturel est l'expression poétique: 'Il doit entrer en venant du matin et moi je dois sortir dans la nuit'. Le 'chemin de la paix' (Rom. 3:7) sera en chol le 'chemin du coeur au repos'.» [Nida 1978: 282-283]

Meschonnic pour sa part s'élève contre cette pratique lorsqu'elle tend à réduire le message ou à lui imposer une efficacité tendancieuse:

«C'est ce qui condamne la traduction point d'arrivée qu'est «l'équivalence dynamique», qui remplace «do not let your left hand know what your right hand is doing» (Matt., VI, 3, *Revised Standard Version*) par «do it in such a way that even your closest friend will not know about it». Ici tout ce qui est texte ou langage poétique est ramené à un énoncé, tout ce qui est polysémie ramené à une monosémie.» [Meschonnic 1973: 337]

À noter cependant que la notion d'équivalence dynamique que propose Nida n'autorise pas les traducteurs à opter pour n'importe quelle solution de traduction. En effet, il ne manque pas de rappeler à ceux qu'il forme l'importance de respecter le cadre spatio-temporel de l'oeuvre et les met en garde contre les anachronismes et la modification des noms de lieux.

LE TRANSFERT

Une fois l'analyse exécutée, le traducteur passe à l'opération du transfert de la langue A à la langue B. Selon Nida, c'est l'étape cruciale du processus de traduction. C'est pour cette raison qu'il prévient le traducteur des multiples dangers qu'il court à ce stade: les problèmes personnels qui ont tendance à influencer sur son travail, une trop grande connaissance du sujet traité (qui empêche de tenir compte des connaissances limitées du destinataire), la langue de bois des experts en théologie, le manque de confiance face à sa propre langue maternelle, le désir de préserver le mystère d'une langue, les présupposés théologiques erronés et la méconnaissance de la nature de la traduction.

En outre, il propose, avec Taber, un ordre de priorités relatif au transfert: 1) le contenu du message doit, à tout prix, être transmis avec le moins de perte possible. Il faut mettre d'abord l'accent sur l'aspect conceptuel et référentiel du message; 2) il est crucial de rendre aussi justement que possible les connotations, et la dimension émotive du message. Il est plus difficile de décrire cette seconde priorité, et plus difficile encore de l'exécuter, mais elle reste de première importance; 3) à l'étape du transfert de la connotation et du contenu d'un message, s'il est possible d'intégrer certains éléments de la forme de celui-ci, il faut le faire. Mais la forme du message ne doit pas primer les autres aspects de ce dernier.

On peut donc constater que jusqu'ici la théorie de Nida peut fort bien s'appliquer à la traduction de textes généraux.

LA RESTRUCTURATION

La restructuration est prise en considération sous trois angles: 1) les divers niveaux de langue ou styles désirables; 2) les composantes et caractéristiques essentielles de ces divers styles; 3) et les techniques à employer pour produire le style voulu.

On a dit précédemment que le style passe au second plan chez Nida; le «styliste», ou spécialiste du style, aura pour fonction de polir le travail d'analyse et de transfert. Nida accorde également la priorité à la langue orale, courante dans la rédaction des textes bibliques. En effet, les Saintes Écritures sont souvent utilisées à des fins liturgiques; on les lit fréquemment à haute voix en groupe, et dans certains pays, la Bible est toujours lue à voix haute. Il est donc primordial que les fidèles en saisissent le sens sans se reporter au texte écrit. Pour ce faire, Nida et Taber précisent qu'il faut se garder d'utiliser les majuscules comme moyens de rendre le sens de traductions ambiguës; il ne faut pas non plus se fier à l'orthographe pour corriger des prononciations trompeuses ni employer la ponctuation arbitrairement pour rectifier des structures grammaticales qui prêtent à confusion. La ponctuation doit «renforcer» l'interprétation juste et non la restructurer. Enfin, Nida et Taber signalent que si la forme orale du texte est bien comprise par le fidèle moyen, il est fort probable que la version écrite sera entièrement intelligible.

The Theory and Practice of Translation renferme de nombreuses pages qui justifient le point de vue de Nida et Taber en matière de stylistique. On y parle beaucoup des compétences du styliste, qui joue un rôle de premier plan dans la mise au point de l'équivalence dynamique:

«Dynamic equivalence is far more important than mere correct communication of information. In fact, one of the most essential, and yet often neglected, elements is the expressive factor, for people must also feel as well as understand what is said. The poetry of the Bible should read like poetry, not like a dull prose account.» [Nida et Taber 1969: 25]

Pour rendre la dimension expressive du message, le styliste devra être en mesure de poser des choix à divers paliers; il lui faut se préoccuper des facteurs sociologiques, des niveaux de langue compte tenu des lecteurs visés, des types de discours (poésie, narration, conseils, etc.) et du rôle que ceux-ci sont appelés à jouer. Pour Nida, le styliste doit être un bon écrivain. Il est préférable que la forme de rédaction traditionnelle des Saintes Écritures ne lui soit pas trop fami-

lière. Il doit être sensible au message que livre la Bible, sans être nécessairement croyant, et, en règle générale, il agit à titre de conseiller ou d'évaluateur. Il entre en jeu une fois le travail de traduction exécuté et ne fait donc pas partie de l'équipe de traduction. On sait que la Société biblique insiste sur la nécessité du recours aux langues originales (grec et hébreu) pour la traduction de la Bible. Comme il est souvent difficile de trouver des stylistes qui possèdent des connaissances de ces langues, Nida préfère un écrivain créateur, capable d'imagination et de souplesse. Cela ne pose pas de problèmes, selon lui, quand cette personne travaille dans une langue bien ancrée dans une tradition littéraire. Meschonnic, à nouveau, est loin de partager ce point de vue:

«La répartition du travail, «pour les langues à tradition littéraire», entre des érudits et un «styliste», qui doit «produire un style approprié», c'est-à-dire plus ou moins le *rajouter* et l'«embellir», est l'incarnation de l'hétérogénéité entre le sens et la forme qui ne peut que méconnaître la spécificité d'un langage système: un texte...» [Meschonnic 1973: 348]

En effet, comment dissocier le processus d'écriture de l'opération de traduction? «Enjoliver» une structure sans tenir compte du texte de départ, c'est postuler que la forme du discours n'est pas porteuse de sens. Dans les pays en voie de développement «littéraire», Nida propose un programme de formation du styliste qui montre la façon éminemment pratique avec laquelle il aborde le style. Il soumettra donc le débutant à un apprentissage en dix étapes, au cours desquelles lui seront enseignées diverses techniques de structuration et de rédaction, comment adapter un écrit à divers publics, la rédaction ayant pour fins des objectifs précis, l'adaptation d'articles et de récits, le repérage des problèmes que posent les textes écrits, et la révision des textes.

En outre, Nida donne des indications très précises sur la langue à employer pour répondre aux critères d'efficacité qu'il fixe: les Saintes Écritures doivent être intelligibles par les non-chrétiens; il faut utiliser la langue que parlent les personnes de vingt-cinq à trente ans étant donné l'évolution rapide des langues dans le monde. Il va sans dire que les façons de parler des personnes plus âgées vieillissent vite; par contre, la langue des enfants et adolescents étant souvent trop imprécise, et sujette aux modes, elle ne peut constituer une norme pour la Bible. En outre, dans certaines situations, il faut privilégier la langue des femmes. C'est le cas notamment dans les régions où les hommes ont davantage l'occasion de parler d'autres langues (lorsqu'ils travaillent dans des mines ou plantations où plusieurs langues sont utilisées); ils y apprennent des expressions que les femmes ne saisissent pas. Il est

impossible à la femme qui comprend mal la Bible d'en transmettre les enseignements à ses enfants. On croirait entendre Luther se portant à la défense de la langue qu'il met au service de la Bible:

«Car ce ne sont pas les lettres de la langue latine qu'il faut scruter pour savoir comment on doit parler allemand, comme le font ces ânes; mais il faut interroger la mère dans sa maison, les enfants dans les rues, l'homme du commun sur le marché, et considérer leur bouche pour savoir comment ils parlent, afin de traduire d'après cela; alors ils comprennent et remarquent que l'on parle allemand avec eux.» [Berman 1984: 45]

Par voie de conséquence, «le principal objectif à viser, en ce qui concerne le style, devrait être de concilier la tenue avec la simplicité.» [Nida 1967: 18]

Comme Nida pense d'abord aux besoins des fidèles, de divers coins du globe, il propose, de façon générale, de produire trois types de traduction des Saintes Écritures: 1) une traduction conforme aux usages traditionnels qui servira dans les églises à des fins principalement liturgiques; 2) une traduction en langue littéraire contemporaine à l'intention des personnes instruites; 3) et une traduction en langue courante, que l'homme de la rue connaît et utilise, et qui répond aux normes de publication établies.

L'ÉVALUATION DES TRADUCTIONS

Selon Nida, le traducteur biblique doit suivre l'ordre de priorités suivant:

«1) la cohérence du contexte doit primer la cohérence verbale, ou la concordance mot à mot; 2) l'équivalence dynamique doit l'emporter sur la correspondance formelle; 3) la forme orale (audible) a priorité sur la forme écrite; 4) les formes qu'utilisent le public visé ont priorité sur d'autres formes auxquelles, par tradition, on accorde plus de prestige.» [Nida et Taber 1969: 14]

Avant de passer aux critères d'évaluation des traductions, il faut dire quelques mots de la structure organisationnelle mise en place par l'American Bible Society pour accomplir le travail. En règle générale, cet organisme propose de former trois comités ou groupes: le comité de traduction, le comité de révision (composé d'érudits de premier

ordre) et le comité consultatif où siègent divers représentants (vingt à vingt-cinq) choisis au sein de la collectivité.

Il est recommandé que le comité de traduction ne compte pas plus de trois à cinq membres nommés en fonction de leurs connaissances d'expert. Le comité de révision devrait réunir de huit à dix personnes qui doivent bien connaître les langues de départ ou posséder des compétences de rédacteur dans la langue cible. Les membres de ce comité font part de leurs observations aux traducteurs par voie de lettres et rencontrent, au besoin, le comité de traduction.

Le groupe consultatif, quant à lui, joue un rôle essentiellement politique dans la mesure où ses membres, choisis en fonction du lieu où ils habitent ou de l'Église dont ils font partie, représentent les fidèles qui feront usage de l'oeuvre à traduire. Les membres ont pour tâche de faire connaître leur point de vue, par écrit, au comité de traduction.

Enfin, le styliste et d'autres conseillers interviennent au moment opportun dans le processus. L'entreprise de traduction est donc un long travail d'équipe qui sera jugé en fonction des trois critères de qualité suivants:

«The efficiency of a translation can be judged in terms of the maximal reception for the minimum effort of decoding; comprehension of the original intent (or, stated in other terms, the accuracy with which the meaning of the source-language message is represented in the translation); and equivalence of response» [Nida 1964: 182-183]

Dans l'esprit de Nida, c'est donc la réaction du destinataire qui compte d'abord et avant tout. Sa théorie de la traduction et ses principes d'évaluation des textes traduits seront mis au service de ce but primordial: propager la bonne nouvelle sans ambiguïtés.

Voilà pourquoi l'équivalence dynamique fonctionnera à condition de répondre à deux exigences essentielles. Le traducteur qui s'adresse à ceux dont les connaissances bibliques sont limitées devra choisir les caractéristiques de la révélation pertinentes sur le plan culturel, et trouver certains parallèles culturels qui rendront le message significatif dans le milieu immédiat où vivent les destinataires du texte.

Le choix de la langue et des solutions de traduction suivra donc ces principes directeurs. Le respect que Nida éprouve pour la théorie de l'information s'explique aisément: «One further aspect of information theory must be noted at this time, namely, its relevance to the use of concrete, specific vocabulary and content (c'est l'auteur qui souligne) in contrast with abstract, generic discourse.» [Nida 1972: 75]

Dans *Comment Traduire la Bible* (p. 21), il avance que le vrai critère permettant d'évaluer une traduction est son degré d'intelligibilité pour le non-chrétien, qui devrait être touché par le message qu'elle transmet. Il y a lieu toutefois de s'interroger sur les limites permises au traducteur dans sa recherche d'une équivalence dite dynamique pour produire le même effet que l'original. Comment le traducteur peut-il mesurer, du reste, la réaction des fidèles lorsque le cadre historique et culturel dans lequel il est appelé à évoluer est, très souvent, radicalement différent du contexte où a été transmis le message biblique?

En outre, le désir de conquérir le marché des âmes peut mener le traducteur, à tout crin, à s'éloigner dangereusement du texte de départ. Jusqu'où peut-il aller pour simplifier, voire réduire le message? On peut reprocher à Nida de ne pas avoir délimité rigoureusement la notion d'équivalence dynamique.

Pourtant, en ce qui a trait à la subjectivité, il écrit: «The dangers of subjectivity in translating are directly proportionate to the potential emotional involvement of the translator in the message.» [Nida 1964: 155] Il est aisé de se représenter un missionnaire-traducteur en brousse, où la vie émotive est durement mise à l'épreuve, qui risque de succomber à la subjectivité pour faire passer le message coûte que coûte. Pour répondre à ce problème réel, Nida affirme que le traducteur doit bien connaître ses points forts et ses points faibles de même que son potentiel, puisque la sincérité de l'individu ne suffit pas.

De plus, pour juger de la valeur d'une traduction, des membres du comité de traduction demandent à des lecteurs de dire ce qu'ils ont retenu du message traduit afin de déterminer comment les récepteurs potentiels l'accueilleront. Nida et Taber font également état de l'utilisation de la technique Cloze, qui consiste à faire entendre ou à remettre au lecteur un texte dont on a supprimé un mot sur cinq. Le lecteur doit insérer les mots qui correspondent le mieux au contexte. L'exercice vise à déterminer la facilité de compréhension du texte. L'expérience a démontré qu'il suffit de laisser quelque cinquante espaces vides dans un texte, oral ou écrit, pour prédire de manière satisfaisante le degré de difficulté du texte. On fait observer toutefois qu'il faut faire un usage prudent de cette technique: on ne peut, par exemple, comparer les réactions d'un lecteur, ou auditeur, à un texte qui lui est familier à celles qu'il aurait face à une nouvelle traduction.

En résumé, chez Nida les principes d'évaluation de la traduction font intervenir trois critères: la forme d'expression, la compréhension et la réaction du lecteur. Il n'est donc pas étonnant que le théoricien, fidèle aux principes de dynamisme qu'il défend, ait tant insisté sur les connaissances anthropologiques que doit posséder le tra-

ducteur biblique. Pour atteindre le public cible, il faut en connaître non seulement la langue, mais aussi les us et coutumes.

CONNAISSANCES ANTHROPOLOGIQUES

Très tôt dans sa carrière, Nida signale que la formation du traducteur biblique doit comprendre des études bibliques, anthropologiques et linguistiques. En réaction contre la tendance des missionnaires à envahir les peuples à convertir, sans se préoccuper des richesses que ceux-ci ont à offrir, il affirme:

«Presque chaque phrase d'une traduction portera la marque des connaissances anthropologiques du traducteur, car chaque phrase consiste en un ensemble de symboles, relatifs aux types de comportement et de pensée d'une culture, traduit en un autre ensemble de symboles représentant des types différents de comportement et de pensée.» [Nida 1967: 54]

Dans l'exercice de ses fonctions à l'American Bible Society, Nida a parcouru le monde pendant de nombreuses années pour prêter main-forte aux missionnaires sur place et s'informer sur les problèmes concrets que ceux-ci devaient résoudre dans leur vie quotidienne. Ce souci de s'adresser à ceux qui oeuvrent en première ligne traversent d'ailleurs l'ensemble de son oeuvre. Nida ne s'embourbe pas dans les grandes discussions théoriques. Il est direct, précis, concret. C'est dans *Coutumes et cultures* qu'il explique avec lucidité les dangers de l'ethnocentrisme et met en garde les missionnaires contre l'ignorance crasse puisque «Trop souvent, les missionnaires ont supposé que les habitudes de leurs églises d'origine avaient valeur universelle.» [Nida 1978: 249] Il se fera donc un devoir de leur expliquer une foule de principes reliés aux notions de race, de religions, de liens familiaux et d'esthétique.

Il traitera aussi des divers aspects relatifs à la transmission d'une pensée religieuse, notamment des structures sociales et des symboles, de la signification, des rapports psychologiques, et des fondements théologiques de la communication. Ces ouvrages ont pour fonction de mettre en garde les missionnaires et de donner du poids aux sévères critiques formulées à leur endroit depuis fort longtemps:

«On rencontre, malheureusement, beaucoup plus souvent des victimes d'un complexe de supériorité qui prennent une attitude de paternalisme sanctifié et se trompent en pensant qu'ils sont venus travailler «pour» les gens et non «avec eux». Leur bonne conscience et

leur façon d'identifier l'Évangile à la civilisation occidentale les empêchent d'entrer en communication spirituelle avec les habitants du pays.» [Nida 1978: 321]

La tâche qu'il s'est donné est considérable: il est très difficile de bien connaître, en l'espace d'une vie, des cultures aussi différentes que celles de l'Amérique du Sud, d'Afrique ou d'Asie. Nida raconte les expériences qu'il a vécues dans de nombreux pays et formule ses observations de pasteur et de linguiste cultivé. Au premier coup d'oeil, le lecteur est impressionné par l'ampleur du projet, mais certains passages de ces ouvrages laissent songeur. Par exemple, comment en est-il arrivé à la conclusion suivante à propos du bouddhisme: «[...] la croyance que la vie a un sens, même si ce sens peut-être négatif comme dans le cas du bouddhisme ou de l'hindouisme, pour lesquels il s'agit d'échapper à une existence personnelle.» [Nida 1978: 218] Ici, il donne l'impression de s'en remettre un peu trop à l'opinion publique tant occidentale qu'orientale, recueillie sur le terrain peut-être, plutôt que d'appuyer ses dires sur les textes authentiques lorsqu'il propose cette vision du bouddhisme ou de l'hindouisme. Thomas Merton, écrivain et moine bénédictin ayant également étudié auprès de maîtres bouddhistes, aurait pu rétorquer à Nida:

«Note that Buddha never said "there is a self" or "there is not a self». But among many Buddhists there appears to be a kind of dogmatism that says "there is no self" instead of taking the true middle. [...] Buddha did not say "there is no self" to prevent the bewilderment of Vacchagotta. For he would have said: "Formerly indeed I had a self but now I have not one any more."» [Nida 1975: 105]

On peut soupçonner ici que Nida saisit mal la notion du «moi», qui est au centre des enseignements bouddhiques. Ce type d'interprétation porte donc à traiter avec prudence certaines des idées proposées dans le volet anthropologique de l'oeuvre de Nida. Il n'en a pas moins le mérite d'avoir mis l'accent sur l'importance de connaître les us et coutumes d'un peuple pour lui offrir une traduction efficace et sentie.

CONCLUSION

Le moins qu'on puisse dire sur l'oeuvre considérable de Nida, c'est qu'elle n'a pas fini de soulever des questions. Figure de proue parmi les grands théoriciens de la traduction du XX^e siècle, il n'a pas hésité à promouvoir des principes de vulgarisation et d'efficacité, qui

ont secoué certaines idées reçues et provoqué la colère de plus d'un chercheur.

Nul doute que le traducteur-missionnaire court le danger d'imposer sa vision du monde, sans compter ses principes religieux, à ceux qu'il veut convaincre. Il est évident que l'activité de Nida, notamment à l'Institut linguistique d'été, a exercé une très forte influence sur la vie en société d'un grand nombre de peuples. S. Simon nous rappelle: «L'action de l'Institut continue d'avoir des effets sociaux et politiques extrêmement importants au Tiers Monde et est étroitement liée à la montée du protestantisme évangélique en Amérique latine.» [Simon 1987: 431]

On est en droit de se demander, entre autres, jusqu'où le traducteur est autorisé à aller dans sa recherche de l'équivalence dynamique pour faire passer le message. Nida n'a pas cru bon de préciser sa pensée à ce sujet, il semble laisser au traducteur le soin de décider lui-même en fonction des situations particulières où il doit intervenir. N'oublions pas qu'un texte de l'ampleur de la Bible, qui fait l'objet de traductions dans un grand nombre de langues, posera toujours des problèmes particuliers selon qu'il s'adressera à des peuples ayant une riche tradition littéraire ou à des collectivités d'analphabètes n'ayant qu'une tradition orale, etc. Pour Nida, la parole évangélique doit atteindre le fidèle dans sa vie quotidienne, le délivrer de sa douleur et lui présenter une perspective d'espoir. Ici le pasteur prend le pas sur le linguiste. Il ne manque pas, cependant, de rappeler au traducteur missionnaire le rôle et les responsabilités énormes qui lui incombent:

«Sometimes in our eagerness to escape from ourselves, we try to pry into the affairs of other people, either to satisfy our morbid curiosity or to congratulate ourselves upon the fact that we are really «not as other men are». But all this will not do. We shall soon get stopped dead in our tracks by people who can see through our sham. We must therefore «know ourselves» before we can expect to know others or to communicate with them.» [Nida 1972: 169]

Nida n'hésite pas à proclamer sa foi avec conviction et audace; il milite en faveur de qualités qui, dans l'activité traduisante, ne sont pas mesurables à l'aide d'outils linguistiques. On peut bien sûr le soupçonner de fonder ses théories sur son attachement à la parole évangélique, et lui reprocher son parti pris de croyant. Nida ne fait pas la démarcation entre simplification de la forme et réduction du message biblique. Il n'est pas évident non plus qu'on puisse évaluer, conformément à sa théorie, l'équivalence des effets entre cultures plus ou moins semblables.

On a également accusé Nida de ne pas s'expliquer sur le rôle social du traducteur comme agent de diffusion du message biblique. À ce propos, on aurait intérêt à relire attentivement les lignes de conduite et mises en garde que renferme *Message and culture*. Bien que difficilement mesurables lorsqu'on les examine d'un regard par trop clinique, elles rendent compte de la lucidité d'un homme dont l'action a pour fondement une foi profonde pour certains, naïve pour d'autres, dans la nature humaine:

«Finally, however, the indispensable ingredient in identification is a genuine love for people. This love must not be a sentimental romanticizing about a certain group of people in general, but a profound appreciation of certain individuals in particular. We must genuinely enjoy their presence and experience a growing sense of mutual indispensability. Only in this way can we really identify, for we become like those we love.» [Nida 1972: 170]

Même si le système que propose Nida a ses limites, on ne peut nier que le travail de certains missionnaires (traducteurs) dans les pays développés ou en voie de développement a contribué à soulager la douleur qui y règne et à donner accès à une vie digne à nombre d'êtres démunis.

Somme toute, en réponse aux théoriciens qui se montrent sérieux à outrance à l'égard de Nida et se scandalisent de l'idéologie sous-jacente à son approche de la traduction, je rappelle ce qu'il écrit à propos de certaines qualités humaines à cultiver chez le traducteur: «A warm personal touch and sense of humor with which to relate to others, and not to take himself too seriously.» [Black and Smalley 1974: xx]

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BERMAN, A. (1984): *L'épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard.
- BLACK, M. et W. SMALLEY (1974): *On Language, Culture and Religion in: Eugene A. Nida*, Paris, Mouton.
- LAROSE, R. (1989): *Théories contemporaines de la traduction*, 2^e édition, Sillery, Presses de l'Université du Québec.
- MERTON, T. (1975): *The Asian Journal of Thomas Merton*, New York, New Direction Paper Book.
- MESCHONNIC, H. (1973): *Pour la poétique II*, Paris, Gallimard.
- NIDA, E. A. (1964): *Toward a Science of Translating*, Leiden, E. J. Brill.
- (1967): *Comment traduire la Bible*, trad. par M. J.-C. Margot, Suisse, Alliance biblique universelle.
- et C.R. TABER (1969): *The Theory and Practice of Translation*, Leiden, United Bible Society, E. J. Brill.
- (1972): *Message and Mission*, California, William Carey Library.
- (1978): *Coutumes et Cultures*, trad. par Édouard Somerville, Suisse, Éditions des groupes missionnaires.
- SIMON, S. (1987): «Délivrer la Bible: la théorie d'Eugene Nida», *Meta*, vol. 32, n° 4, Montréal, PUM.